



HAL
open science

Parrains et voisins ? Espace et parrainage en banlieue parisienne au XIXe siècle

Vincent Gourdon, Isabelle Robin

► **To cite this version:**

Vincent Gourdon, Isabelle Robin. Parrains et voisins ? Espace et parrainage en banlieue parisienne au XIXe siècle. *Dubrovnik annals*, 2017, 21, pp.47-72. 10.21857/mjrl3uwe29 . hal-03877980

HAL Id: hal-03877980

<https://hal.science/hal-03877980>

Submitted on 15 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Parrains et voisins ?

Espace et parrainage en banlieue parisienne au XIX^e siècle

Par Vincent Gourdon et Isabelle Robin

CRM –UMR 8596 – CNRS et Sorbonne université.

Depuis plusieurs années, le Centre Roland Mousnier, à la Sorbonne¹, a fait de l'histoire sociale et culturelle du baptême et du parrainage une thématique de recherches historiques importante, en lien avec le développement des travaux du réseau Patrinus, créé en 2006. En particulier, une enquête au long cours est menée sur les mutations du parrainage à Aubervilliers, une commune aujourd'hui limitrophe de Paris. À l'heure actuelle, plusieurs échantillons périodiques de baptêmes de cette localité ont été constitués, qui couvrent un spectre chronologique large allant du milieu du XVI^e siècle (1552) et de la période de la Réforme catholique jusqu'à l'époque de la Révolution industrielle et du développement des banlieues autour de Paris (**tableau 1**)². L'enquête sur Aubervilliers est la plus importante enquête sur le parrainage en France, par l'ampleur des effectifs concernés, par son extension chronologique, mais aussi par la variété des thèmes abordés³. Conformément aux axes de recherches suggérés par le réseau Patrinus, le projet se donne pour objectif principal (mais non exclusif) de comprendre comment les parents construisaient et utilisaient des réseaux sociaux dans le passé à travers les baptêmes de leurs enfants, et aborde à ce titre tous les aspects du parrainage : le délai entre naissance et baptême ; la transmission des prénoms des parrains et marraines lors du baptême ; le choix extensif ou intensif des parents spirituels (hors ou dans la parenté) ; l'utilisation clientélaire du parrainage et du compéragé ; les modèles de parrainage (nombre et genre des parrains/marraines), etc. Un certain nombre de résultats ont déjà été présentés dans des rencontres scientifiques et publiés dans des articles ou chapitres d'ouvrages du réseau Patrinus, notamment sur la place des choix de parrains et marraines dans le cercle de la parenté et sur l'impact de la réforme tridentine sur les stratégies de parrainage des habitants d'Aubervilliers⁴. Plus récemment, dans le cadre d'une réflexion plus globale concernant la place du parrainage dans la construction d'une sociabilité communautaire à l'échelle locale, l'enquête s'est tournée vers une nouvelle question, celle du bassin géographique de recrutement des parrains et marraines. Il s'est agi d'analyser dans le long terme leur distribution spatiale, c'est-à-dire, pour être précis, de mesurer la distance géographique entre les domiciles des pères et mères des enfants baptisés et ceux des parents spirituels.

¹ Nous tenons à remercier ici Camille Berteau dont le mastère d'histoire : *Baptême et parrainage à Aubervilliers au XVI^e et au début du XVII^e siècle. Formation de réseaux et renouveau religieux post-tridentin*, Université Paris-IV, 2010, a grandement nourri cette enquête collective.

² Les registres des années 1552-1631 (avec des années manquantes ou lacunaires), 1705-1710, 1745-1749, 1785-1790, 1841-1844 et 1881 ont été dépouillés : Archives municipales d'Aubervilliers, registres de catholicité, 1 E1, 1 E2, 1 E8, 1 E17 ; Archives départementales de Seine-Saint-Denis, 6^e et 7^e registres de catholicité d'Aubervilliers, BM, 50^e registre de catholicité d'Aubervilliers (non côtés).

³ Sur les travaux français récents, voir Vincent Gourdon, « Le renouveau de l'histoire du parrainage aux époques moderne et contemporaine en France », *Obradoiro de Historia Moderna*, 2015, 24, p. 23-48.

⁴ Camille Berteau, Vincent Gourdon, Isabelle Robin-Romero, « Réseaux sociaux et parrainage : les conséquences de l'application du Concile de Trente dans une paroisse française, Aubervilliers (1552-1631) », *Obradoiro de Historia Moderna*, 2010, 19, p. 279-306 ; id., « Familles et parrainages : l'exemple d'Aubervilliers entre XVI^e et XVII^e siècles », *XVII^e siècle*, 2010-4, 249, p. 597-621 ; id., "Godparenthood: driving local solidarity in Northern France in the Early Modern Era. The example of Aubervilliers families in the sixteenth-eighteenth centuries", *The History of the Family*, 2012, 17, 4, p. 452-467 ; id., « Trois siècles de parrainages à Aubervilliers : de la Réforme catholique au temps des banlieues industrielles », p. 39-68, in Guido Alfani, Vincent Gourdon, Isabelle Robin (dir.), *Le Parrainage en Europe et en Amérique. Pratiques de longue durée XVI^e-XXI^e siècles*, Bruxelles, Peter Lang, 2015.

Tableau 1. Les données de l'enquête « Aubervilliers »

	1552-1631	1705-1710	1745-1749	1785-1790	1841-1844	1881	Total
Nb. d'actes	3 227	460	308	479	353	437	5 264
Nb. parrains	4 554	452	308	469	353	431	6 567
Nb. marraines	4 501	452	308	471	353	431	6 516
Total des parents spirituels	9 055	904	616	940	706	862	13 083

À cet égard, la localité choisie, Aubervilliers, présente des particularités qui en font un terrain à la fois spécifique et riche d'enseignements généraux. En effet, elle se situait dès l'époque moderne dans l'orbite de Paris. Le cœur de ce qui n'était encore qu'un village de la Plaine Saint-Denis se trouvait à sept kilomètres à peine des murailles de la capitale du Royaume (**carte 1**) et sa paroisse dépendait sur le plan religieux de son diocèse. Mais le développement économique et démographique de Paris et de sa région eut un impact considérable sur Aubervilliers, qui devint au cours du XIX^e siècle une banlieue industrielle où affluaient les populations migrantes. C'est ainsi que la population, qui ne dépassait pas encore 2 000 habitants en 1820, crut considérablement dans les décennies suivantes, dépassant les 3 000 habitants vers 1850, avant d'atteindre 12 195 en 1872 et 19 437 en 1881 (**tableau 2**).

Carte 1. Carte générale de la France, feuille n°1, Paris, R. Brunet fecit. Écrit par Bourgoïn ; [établie sous la direction de César-François Cassini de Thury], 1756, Bibliothèque nationale de France.

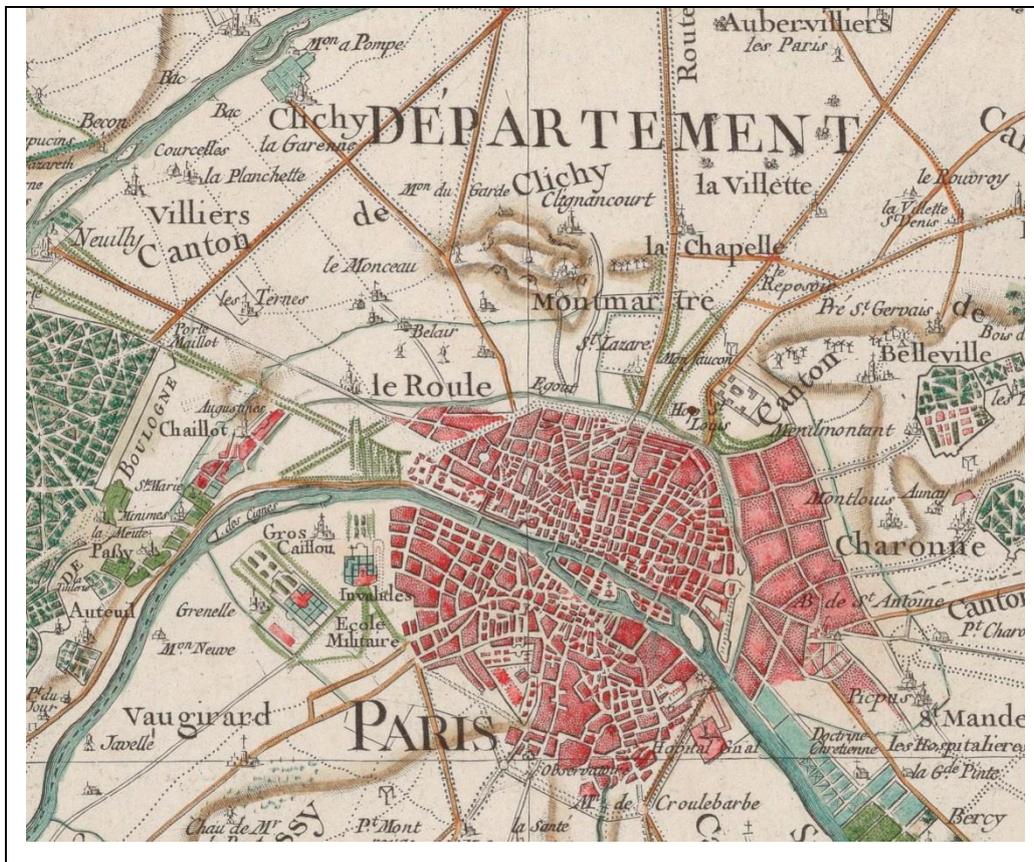


Tableau 2. La population d'Aubervilliers (XVII^e-XIX^e siècles)

	Nombre d'habitants
1600	800-900
1709	1200-1400
1796	1782
1821	1952
1841	2551
1846	2853
1872	12 195
1881	19 437
1906	34 009

NB en 1600 : Évaluation faite à partir du nombre des baptêmes : 40 à 60 par an. L'évaluation de 1709 provient du « Dénombrement des Paroisses de l'Élection de Paris » de 1709, cité par M. Foulon, L. Demode, *Le vieil Aubervilliers avant 1789*, Clermont-Ferrand, Impr. Mont-Louis, 1929, p. 44.

L'enjeu de la recherche présente est de proposer une vision de long terme du recrutement géographique des parrains et marraines des enfants baptisés à Notre-Dame-des-Vertus, l'unique paroisse de la localité jusqu'à la fin du XIX^e siècle, mais surtout d'étudier plus en détail l'interpénétration entre parrainage et voisinage en 1881, date à laquelle la commune avait cessé d'être essentiellement rurale et agricole, comme nous le verrons plus en détail. Le choix de cette année spécifique se justifie par la qualité des sources disponibles⁵ : en effet, les registres de baptêmes de la fin du XIX^e siècle, désormais pré-imprimés⁶, présentent l'avantage par rapport à ceux des décennies et siècles précédents de fournir les adresses précises des parents des enfants baptisés comme celles de leurs parrains et marraines, c'est-à-dire non seulement les communes de résidence, mais encore les rues, voire les numéros de maison dans la rue (surtout utile pour les résidents d'Aubervilliers). Lorsque cette adresse fait défaut dans l'acte baptismal, nous pouvons espérer compléter cette information en consultant le registre du recensement quinquennal de 1881 d'Aubervilliers, qui indique la composition précise de tous les ménages de la ville (nom, prénoms, âge, sexe, profession éventuelle, lien au chef de ménage, de chacun de leurs membres) ainsi que leurs adresses⁷.

⁵ En outre, il faut signaler qu'en 1881 la proportion d'enfants non baptisés catholiquement dans le diocèse de Paris était certes en hausse, mais entre 80 et 90 % des enfants continuaient d'être présentés au premier sacrement. Ceci garantit une bonne représentativité de l'échantillon par rapport à la population globale de la commune, ce qui serait moins vrai quelques années plus tard. Dès la fin des années 1880 en effet, plus d'un quart des enfants du diocèse n'étaient plus baptisés catholiquement du fait de l'anticléricalisme croissant des populations de la région parisienne, en particulier dans les classes populaires. La proportion dépassait le tiers au début du XX^e siècle (Fernand Boulard, dir., *Matériaux pour l'histoire religieuse du peuple français, XIX^e-XX^e siècles. Région de Paris, Haute-Normandie, Pays de Loire, Centre*, Paris, EHESS, 1982, p. 211).

⁶ À partir des années 1850, le diocèse de Paris distribua dans les paroisses de son ressort des registres baptismaux pré-imprimés. Ceci conduisit à un renforcement de la normalisation des informations transcrites par les prêtres dans les actes de baptêmes, même si le *Rituel romain* en vigueur dans le diocèse depuis le début du XVII^e siècle comportait déjà des normes claires en la matière.

⁷ Le recensement quinquennal de 1881 est conservé aux Archives municipales d'Aubervilliers. Les ménages et leurs membres sont énumérés en suivant les différentes rues de la commune, de maison en maison. Dans le cadre

Le lent déclin du recrutement local

Sur le long terme, en l'occurrence les XVI^e-XIX^e siècles, le bassin géographique de recrutement des parrains et marraines des enfants baptisés à Aubervilliers a fortement évolué, comme l'indique le tableau 3.

Avant le XIX^e siècle, ainsi que nous venons de le signaler, nous ne disposons pas de l'adresse précise des parents spirituels dans les registres. De manière générale, le prêtre en charge de la rédaction de l'acte baptismal écrivait « de cette paroisse » quand un individu résidait à Aubervilliers, et il mentionnait uniquement le nom du village ou de la ville de domicile dans le cas contraire, en distinguant néanmoins clairement le cas du parrain et celui de la marraine. Cette information sur le domicile des parents spirituels faisait partie des éléments qui devaient être enregistrés dans l'acte baptismal selon le *Rituel romain* de 1614⁸ ; pour autant, à certaines périodes, le clergé local ne suivait qu'imparfaitement cette règle : en 1745-1749, par exemple, les prêtres n'indiquaient le domicile des parrains et marraines que lorsque ceux-ci étaient étrangers à la paroisse. Notre connaissance des familles d'Aubervilliers sous l'Ancien Régime nous permet cependant d'affirmer qu'en l'absence de mention explicite du domicile, les parents spirituels étaient bel et bien des habitants du village. C'est pourquoi la part du parrainage local doit être calculée en additionnant les individus signalés comme vivant à Aubervilliers et ceux sans adresse indiquée.

Tableau 3. Domicile des parrains et marraines des baptisés d'Aubervilliers (XVI^e-XIX^e siècles)

	1552-1631		1705-1710		1745-1749		1785-1790		1841-1844		1881	
	P	M	P	M	P	M	P	M	P	M	P	M
Aubervilliers	442	427	201	212	-	3	401	397	241	261	240	248
	9.7	9.5	44.4	46.9		1.0	85.5	84.2	68.3	74.2	55.7	57.5
Pas d'information	3 98 2	3 97 9	188	204	267	282	3	4	41	17	12	14
	87.4	88.4	41.6	45.1	86.7	91.5	0.6	0.8	11.6	4.8	2.7	3.2
Paris	77	52	34	24	17	12	18	25	26	17	90	85
	1.7	1.2	7.5	5.3	5.5	3.9	3.8	5.3	7.3	4.8	20.9	19.7
Autres lieux	53	43	29	12	24	11	47	45	45	58	89	84
	1.2	1.0	6.4	2.6	7.8	3.5	10.0	9.5	12.7	16.4	20.6	19.5
Paris et autres lieux	130	95	63	36	41	23	65	70	71	75	179	169
	2.9	2.1	13.9	8.0	13.3	7.5	13.9	14.9	20.1	21.2	41.5	39.2
N. de parrains et marraines	4 55 4	4 50 1	452	452	308	308	469	471	353	353	431	431

N. B : sous l'Ancien Régime, les parents spirituels domiciliés à Aubervilliers regroupent ceux qui sont individuellement déclarés tels dans les actes et ceux pour lesquels on trouve une mention collective (« tous de

de cet article, centré sur le voisinage intra-communal, nous n'avons consulté que le registre d'Aubervilliers, mais il existe des registres également dans certaines communes voisines, comme Pantin. En revanche, les registres du recensement de Paris en 1881 ont été détruits.

⁸ René Le Mée, « La règlementation des registres paroissiaux en France », in *Dénombrements, espaces et sociétés*, Paris, SDH, 1999, p. 21-62, ici p. 33.

cette paroisse »), soit pour 1785-1790 par exemple, respectivement 51 et 350 parrains et 47 et 350 marraines. Signalons qu'en 1705-1710, 1785-1790 et 1881, le nombre de parrains ou celui de marraines peuvent être légèrement inférieurs au total des actes de baptême (respectivement 460, 479 et 437 actes dans les trois corpus).

Entre le XVI^e siècle et la Révolution française, on constate que les parents spirituels étaient en très grande majorité des membres du voisinage, choisis massivement au sein même de la paroisse de Notre-Dame-des-Vertus. Au XVIII^e siècle, la proportion de parents spirituels extérieurs au village tournait ainsi autour de 10 %, contre moins de 5 % fin XVI^e siècle et début XVII^e siècle, un phénomène que l'on retrouve dans d'autres localités françaises à l'époque moderne⁹. Il convient de rappeler que les autorités de l'Église et les fidèles considéraient que le baptême se devait d'être célébré au plus vite (« *quam primum* ») pour éviter que le fragile nouveau-né ne meure sans la grâce du sacrement et ne rejoigne non le Paradis, mais les Limbes¹⁰. Aux yeux de l'État, s'y ajoutait l'idée que la cérémonie de baptême constituait la reconnaissance de l'entrée du nouveau sujet dans la communauté civile du royaume, bref que le rite religieux et l'inscription dans le registre paroissial faisaient fonction d'état civil. C'est une des raisons pour lesquelles la monarchie française, renchérissant sur les décisions des synodes diocésains, imposait depuis 1698, sous peine de sanctions lourdes, que le baptême fut administré dans les 24 heures suivant la naissance¹¹. Dans un tel contexte religieux, culturel et légal, la présence requise des parrains et marraines lors du premier sacrement supposait de s'adresser à des personnes géographiquement très proches¹². Mais le poids du voisinage s'expliquait également par le fait que le parrainage était l'occasion pour les parents des enfants baptisés de créer ou de renforcer des relations avec des membres de la communauté locale par le biais d'un lien ritualisé, à la fois public et sacré. Le parrainage apparaissait donc comme un instrument d'insertion communautaire.

Les rares parents spirituels domiciliés hors de la paroisse provenaient de localités peu éloignées, notamment les villages limitrophes comme Pantin ou La Courneuve, ou les cités voisines, comme Saint-Denis ou Paris. Compte tenu de la taille de la capitale, de son poids politique et administratif sur le village, mais aussi des relations économiques et sociales que les habitants d'Aubervilliers entretenaient avec elle¹³, Paris représentait le second noyau de recrutement des parrains et marraines, bien loin cependant derrière la paroisse Notre-Dame-des-Vertus.

Le XIX^e siècle traduisit une nette évolution par rapport à la situation décrite. Au début des années 1840, alors qu'Aubervilliers connaissait une croissance démographique sensible mais demeurait encore essentiellement une commune rurale et agricole, la proportion de parrains et marraines non-résidents dépassait 20 %. Quelques décennies plus tard, en 1881, la proportion atteignait 40 % ; en outre, le bassin de recrutement s'était élargi : désormais les parents spirituels ne venaient plus seulement des quelques communes proches, mais de l'ensemble de la région parisienne (départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne). La mobilisation de personnes domiciliées en province, par exemple dans les départements du Loiret, de la Somme, de l'Orne ou du Doubs (près de la frontière suisse), avait cessé d'être exceptionnelle, quoique toujours très minoritaire. Paris continuait d'être la seconde commune de résidence des parents spirituels des baptisés

⁹ Jean-Pierre Bardet, « Angelots, famille, patrie : parrains et marraines à Bouafles (Eure) au XVIII^e siècle », p. 167-184, in Guido Alfani, Philippe Castagnetti, Vincent Gourdon (dir.), *Baptiser. Pratique sacramentelle, pratique sociale (XVI^e-XX^e siècles)*, Saint-Étienne, PUSE, 2009. Dans ce village de Normandie à la fin du XVIII^e siècle, 94 % des parrains et marraines sont de la paroisse (p. 176-177).

¹⁰ Jacques Gélis, *Les enfants des Limbes. Mort-nés et parents dans l'Europe chrétienne*, Paris, Audibert, 2006.

¹¹ Marcel Lachiver, *La population de Meulan du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle (vers 1600-1870)*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1969, p. 70.

¹² La procédure des parrains et marraines absents mais « représentés », certes prévue par le droit canonique, n'est guère suivie par la population française (sinon dans les élites) avant le XIX^e siècle (Vincent Gourdon, *Les révolutions du baptême en France de 1789 à nos jours*, Mémoire d'Habilitation à diriger des recherches, Université Paris-Sorbonne, 2014, p. 380-389).

¹³ Paris est bien entendu le premier débouché commercial des productions agricoles du village.

albertivillariens. Elle en rassemblait désormais un cinquième, une poussée très sensible par rapport aux années 1840, qui tenait à la croissance démographique et territoriale de la capitale au cours du XIX^e siècle. Divers facteurs rendent compte de cette ouverture spatiale du parrainage. Il nous semble que deux furent particulièrement décisifs. Tout d'abord, la Révolution française et plus spécialement la laïcisation de l'état civil en septembre 1792 modifièrent singulièrement les conditions d'administration du premier sacrement. Désormais, baptiser catholiquement un enfant à la naissance n'était plus légalement obligatoire. Si l'archevêché de Paris réitéra pendant tout le XIX^e siècle la règle religieuse du baptême à administrer dans les trois jours après la naissance¹⁴, celle-ci n'avait plus force de loi et son respect dépendait donc d'abord de la volonté des parents. Or, il s'avère que, du fait du détachement religieux croissant des populations de l'Île-de-France au XIX^e siècle, voire de leur fréquente hostilité à l'Église à partir des années 1860-1870, de moins en moins de familles étaient prêtes à se soumettre à la prescription du baptême immédiat. Dès le début des années 1820 à Paris, entre un cinquième et un quart des enfants selon les paroisses n'étaient plus baptisés dans les trois jours¹⁵, et ce phénomène touchait également les paroisses rurales alentours. En 1841 à Aubervilliers, 28 % des baptisés étaient concernés. Fin XIX^e siècle, les familles respectant la norme d'Église devinrent très minoritaires : à Aubervilliers en 1881, parmi celles qui continuaient de faire baptiser leur enfant à l'église paroissiale, seules 13 % le faisaient dans les temps prescrits par les autorités diocésaines. De plus en plus d'enfants (un dixième) avaient dorénavant plus d'un an au moment d'être présentés au baptême. Ce délai croissant entre naissance et baptême ouvrait de nouvelles perspectives en termes de mobilisation des parrains et marraines par rapport à l'Ancien Régime. Il n'était plus nécessaire de privilégier des personnes vivant dans l'environnement immédiat ; on pouvait retarder le baptême et attendre la venue d'un parrain et ou d'une marraine vivant au loin, d'autant que le développement des moyens de transport au cours du siècle (chemin de fer) rendait un tel voyage moins coûteux en temps et en argent.

Tableau 4. Le parrainage dans la parenté à Aubervilliers, XVI^e-XIX^e siècles (tous sexes confondus)

	1552- 1631	1705- 1710	1745- 1749	1785- 1790	1841- 1844	1881
Homonymie directe avec le père ou la mère (en %)	19.7	24.2	24.7	31.6	39.1	31.2
Total parenté (en %)	20	25.3	29.7	37.7	48.9	34.9
N. de parents spirituels	8 979	904	616	939	706	862

N. B. : Le terme « total parenté » rassemble les parrains et marraines qui sont homonymes directement ou indirectement des pères ou des mères de leurs filleuls ou pour lesquels un lien familial à l'enfant baptisé est explicitement mentionné dans l'acte de baptême.

Le second facteur fut la tendance croissante à mobiliser des membres de la parenté de l'enfant comme parrains ou marraines. À Aubervilliers, cette familialisation des choix de parrainage connut une poussée très sensible au cours du XVIII^e siècle qui se poursuivit dans la première moitié du XIX^e siècle, avant d'être freinée par la croissance industrielle de la commune et l'arrivée massive de migrants. La proportion de parents spirituels portant le même patronyme que le père ou la mère de l'enfant baptisé (homonymie patronymique directe) passa d'environ un cinquième à un quart au début du XVIII^e siècle à près d'un tiers avant la Révolution, puis environ 40 % dans la décennie 1840. Alors qu'un lien de parenté entre le parent spirituel et le père ou la mère du baptisé était repérable dans un

¹⁴ Voir la page 77 du *Manuel pour l'administration du sacrement de baptême aux enfants*, publié en 1838 par Mgr de Quelen, et réédité en 1851 sous Mgr Sibour.

¹⁵ Sur ce thème, voir Barrie M. Ratcliffe, « Workers and religion in mid-nineteenth-century Paris. The evidence from the timing of weddings and baptisms », *Historical Reflections/Réflexions historiques*, 1998, 24, p. 283-327 ; Vincent Gourdon, « Les pratiques du baptême à Paris et à Rome au XIX^e siècle », *Popolazione e Storia*, 2006, 2, p. 19-60.

quart des cas en 1705-1710, cela était visible dans la moitié en 1841-1844 (**tableau 4**)¹⁶. En 1881, alors qu'Aubervilliers était devenue une commune industrielle de banlieue, la proportion dépassait toujours un tiers, soit davantage qu'au XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle quand la population était essentiellement paysanne. Cet appel dorénavant privilégié à la parenté se faisait y compris lorsque les individus sollicités ne résidaient pas à Aubervilliers. Dans beaucoup de cas, il était même évident que la question de la domiciliation était accessoire par rapport à l'objectif premier consistant à honorer un membre de sa famille. Un oncle vivant à Paris, une grand-mère restée en province méritaient de devenir parrain ou marraine, quitte à retarder la cérémonie, en dépit du curé d'Aubervilliers et des règles de l'Église.

D'évidence, ce mouvement de familialisation conduisait à un affaiblissement du lien entre parrainage et voisinage, puisqu'il marquait de fait un recul de l'utilisation du parrainage comme mode de construction d'un réseau social local, au sein de la commune ou de la paroisse. En réalité, familialisation du parrainage et recherche croissante de parents spirituels extérieurs à la commune participaient tous deux d'un même processus global : la sortie progressive du parrainage du cadre de la communauté locale. Les liens familiaux, qu'ils aient été inscrits ou non dans la commune, les réseaux tissés dans la capitale ou en banlieue, les liens maintenus avec les régions d'origine des migrants installés à Aubervilliers, orientaient les choix de parrains vers d'autres univers sociaux et tout ceci signalait que la sociabilité proprement locale était devenue beaucoup moins centrale qu'elle ne l'avait été sous l'Ancien Régime. L'élargissement du bassin de recrutement géographique des parrains traduisait d'évidence un recul de l'esprit communautaire dans la localité.

Ce mouvement n'avait bien entendu pas lieu qu'à Aubervilliers, mais concernait aussi l'ensemble de la région parisienne. Dans les baptêmes d'un village de Seine-et-Marne, Samois-sur-Seine, situé à une soixantaine de kilomètres au sud-est de la capitale, la part des parrains et marraines extérieurs à la commune passa de 6,8 % en 1809-1817 (43 sur 627) à 38,1 % en 1880-1882 (51 sur 134)¹⁷. À Paris même, si l'on en croit les données de deux paroisses, Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle et Saint-Germain-l'Auxerrois, environ 5 % des parents spirituels vivaient hors de la capitale dans les années 1820, ils étaient entre 15 et 20 % autour de 1880, la part de ceux qui ne résidaient pas dans la paroisse même du bébé baptisé étant naturellement bien plus élevée¹⁸. De manière significative, les parrains ou marraines qui vivaient le plus loin, c'est-à-dire au-delà du département de la Seine qui englobait alors Paris et les communes limitrophes, furent ceux dont le nombre s'accrut le plus au cours du siècle : à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle par exemple, leur part passa de 3 % des parrains en 1820-1824 à 12,4 % en 1878-1889¹⁹.

On soulignera cependant le caractère très progressif de cet élargissement du bassin de recrutement géographique des parents spirituels. Si la proportion de choix locaux diminua au cours du XIX^e siècle, elle n'en restait pas moins élevée. À Aubervilliers au début des années 1880, la majorité des parrains et marraines continuait d'être choisie parmi les habitants de la commune devenue une banlieue industrielle de Paris. Fallait-il y voir un reste de l'ancienne sociabilité communautaire

¹⁶ Nous utilisons trois indicateurs distincts pour mesurer la place de la parenté dans le parrainage : le plus restrictif s'appuie sur l'homonymie patronymique directe, soit le cas où un parrain ou une marraine porte le même nom de famille que le père ou la mère de l'enfant baptisé ; l'homonymie patronymique indirecte ajoute le cas d'un parrain ou une marraine mentionné comme conjoint d'un homonyme direct (par exemple une grand-mère maternelle veuve) ; le troisième indicateur, le plus large, prend en compte en outre les parrains et marraines non homonymes pour lesquels le prêtre a mentionné l'existence d'un lien de parenté à l'enfant. Bien entendu, ces trois indicateurs ont une dimension approximative.

¹⁷ Vincent Gourdon, *Les révolutions du baptême en France...*, *op. cit.*, p. 376.

¹⁸ Paris comptait en effet plusieurs dizaines de paroisses : 37 dans les années 1820, 69 vers 1880 (Yvan Daniel, *L'équipement paroissial d'un diocèse urbain, Paris 1802-1956*, Paris, Les éditions ouvrières-Économie et Humanisme, 1957, p. 27-28). Dans les baptêmes de Saint-Germain-l'Auxerrois en 1870-1889, la majorité des parrains et marraines vivant à Paris étaient domiciliés en dehors de cette paroisse (Nicolas Labéjof, *Baptêmes et réseaux de parrainage dans une paroisse parisienne au XIX^e siècle*, maîtrise d'histoire, Université Paris-4, 2002, p. 54-57).

¹⁹ Vincent Gourdon, *Les révolutions du baptême en France...*, *op. cit.*, p. 377-378.

villageoise ou bien d'autres logiques socio-relationnelles favorisaient à leur tour des choix dans le voisinage immédiat ? L'analyse plus précise de la situation à partir des données de 1881 nous permettra de mieux comprendre les mécanismes existants.

Une banlieue industrielle en 1881

Un retour plus précis sur les mutations de la commune au XIX^e siècle s'avère ici nécessaire. En 1881, Aubervilliers, le petit village de paysans avec ses maisons et les fermes construites autour de l'église Notre-Dame des Vertus, avait déjà considérablement changé. Certaines des anciennes familles de laboureurs et maraichers établies sous l'Ancien Régime étaient encore présentes (les Coquerel, Boudier, Demars, Mezière etc.²⁰) mais, touchée comme toutes celles des autres communes de la proche banlieue parisienne, par l'industrialisation, la population s'était considérablement accrue et renouvelée. Aubervilliers était devenue une ville de banlieue.

Tout d'abord, les contours du territoire communal furent révisés en 1860 en même temps que ceux de Paris. Alors que la capitale absorbait La Villette dans le 19^e arrondissement, le village de La Chapelle était partagé entre Paris (18^e arrondissement), Aubervilliers, Saint-Ouen et Saint-Denis²¹. Désormais, en passant les fortifications de Paris, on entrait immédiatement sur le territoire d'Aubervilliers qui, dans cette partie limitrophe de la capitale, était encore en culture dans la première moitié du XIX^e siècle (**carte 2**). À cette transformation mineure, il faut en ajouter deux autres conjointes dont l'ampleur et les conséquences marquèrent définitivement la ville : la croissance démographique et l'industrialisation.

En effet, à l'instar des autres communes de l'ouest et du nord-ouest de la région parisienne ; Aubervilliers a connu une explosion démographique fulgurante à partir des années 1840 (**Tableau 2**)²². La très forte attraction de la capitale a largement bénéficié à toutes ces localités²³. Les nouveaux venus qui s'installèrent à Aubervilliers arrivaient tout autant de la région parisienne et, on peut le penser, surtout des communes avoisinantes, que du reste du pays²⁴. Parmi ces derniers, une population particulière doit être relevée, celle des Alsaciens-Lorrains. L'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine par la Prusse après la défaite de la France en 1871 provoqua des mouvements de population vers l'intérieur du pays. Ceux qui voulaient rester français quittèrent leur région, beaucoup se dirigèrent vers Paris et l'Île-de-France, où ils se fixèrent de façon privilégiée dans les communes de la banlieue nord, les plus proches de leur point de départ. Ainsi Clichy, Saint-Denis et surtout Aubervilliers et Pantin accueillirent de forts contingents d'Alsaciens-Lorrains²⁵. Venus de régions industrialisées, ces migrants trouvaient en région parisienne le même type d'emplois que ceux qu'ils

²⁰ Patronymes de pères et de parrains d'enfants baptisés en 1881 déjà présents au XVI^e-XVII^e siècles. Sur le sort réservé aux anciennes familles villageoises lors de l'expansion des banlieues de Paris au XIX^e siècle, nous renvoyons aux travaux en cours de Fabrice Boudjaaba (par exemple, « La banlieue et Paris dans le premier XIX^e siècle. Le choix des témoins au mariage civil à Ivry-sur-Seine », *Annales de Démographie Historique*, 2013, 2, p. 141-172).

²¹ Dans le même temps, Aubervilliers perd une partie du fort d'Aubervilliers qui est alors rattaché à Paris (R. Labois, *Aubervilliers les Vertus*, 1 000 ans d'histoire civile et religieuse, Aubervilliers, éd. R. Labois, 1987 ; p.10).

²² Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la banlieue renforce son poids démographique par rapport à Paris. On compte plus de 20 000 habitants par an dans la banlieue du département de la Seine à la fin du siècle. Voir Florence Bourillon, « Ouvriers de banlieue dans les industries de Paris », in *Ouvriers en banlieue XIX^e-XX^e siècle*, Jacques Girault (dir.), Paris, éditions de l'Atelier, 1998, p. 41-49.

²³ Jacques Dupâquier (dir.), *Histoire de la population française*, Paris, PUF, 1988, tome 3, p. 199-210.

²⁴ Jean-Claude Farcy, « Banlieues 1891 : les enseignements d'un recensement exemplaire », *Les premiers banlieusards. Aux origines des banlieues de Paris (1860-1940)*, Alain Faure (dir.), Paris, Créaphis, 1991, p. 15-69, ici p. 46. Notamment des départements du nord du pays, p. 53-54.

²⁵ *Idem*, p. 58-59.

avaient quittés dans l'est²⁶. Enfin, le dernier groupe de nouveaux venus à Aubervilliers que l'on peut distinguer est celui des étrangers. Belges, Luxembourgeois mais aussi Italiens commençaient à affluer vers Paris. Lors du recensement de 1891, on en comptait dans la seule banlieue 5,5 %. La plus grosse concentration au nord de la capitale se trouvait précisément à Aubervilliers où 9,6 % des habitants n'étaient pas français²⁷.

Comme les Alsaciens-Lorrains, tous ces nouveaux venus attirés par le dynamisme et le rayonnement de la capitale trouvaient à s'employer dans les usines installées dans Paris et dans toute la proche banlieue. Avant 1840 déjà, de nombreuses activités s'étaient établies sur la commune d'Aubervilliers : la parfumerie Violet en 1827, une fabrique de vinaigre et une raffinerie de sucre dans les années 1830, auxquelles s'ajouta une usine d'engrais en 1848²⁸. Sous le Second Empire, quand l'industrialisation de la région connut une intense phase de développement, les villes qui avaient déjà une activité manufacturière constituèrent des pôles d'attraction très forts pour les entreprises²⁹. En outre, au cours du XIX^e siècle, nombre d'industries polluantes furent démenagées de la capitale vers les banlieues. Aubervilliers faisait partie des sites au nord où s'installèrent particulièrement les usines chimiques : fabriques de savon, d'allumettes, de soude par exemple. En 1868, Saint-Gobain racheta une usine de soude et construisit tout un ensemble de bâtiments dans un lieu appelé Landy, au bord du canal (**carte 2**)³⁰. Bien d'autres activités variées offraient des emplois aux nouveaux arrivants. Tandis que la Société française des cotons à coudre Cartier-Bresson s'établissait en 1859 à Pantin, juste de l'autre côté de la route de Flandre³¹, les Magasins Généraux choisissaient le site d'Aubervilliers pour leurs entrepôts³². À la fin du siècle, la ville appartenait à l'écharpe des banlieues dites « noires » (à cause des fumées qui s'échappaient des cheminées) qui s'étendait de Boulogne, à l'ouest de Paris, jusqu'à Aubervilliers, au nord³³.

Dans cette Plaine Saint-Denis, les nouvelles infrastructures de transport étaient presque toutes dédiées aux activités industrielles. Elles contribuèrent par ailleurs fortement à la densification des usines dans cette partie de la banlieue. Ouvert depuis 1821, le canal Saint-Denis, reliant Paris à Saint-Denis en passant par Aubervilliers, permettait l'acheminement des matières premières³⁴. Si les grandes compagnies ferroviaires se désintéressaient de la banlieue, les industriels surent s'équiper. Dans les années 1880, la ligne privée du Chemin de Fer Industriel de la Plaine Saint-Denis, initiée par une entreprise de pierre de taille, fut financée par toutes les usines et entrepôts qui se trouvaient sur son tracé, comme Saint-Gobain et les Magasins-Généraux³⁵. Elle se raccordait aux Chemins de fer du

²⁶ *Idem*, p. 60.

²⁷ *Idem*, p. 65.

²⁸ Jacques Dessain, *Chroniques d'Aubervilliers (1815-1848), le village s'agrandit*, éd. Louissette et Jacques Dessain, 2005.

²⁹ Annie Fourcaut (dir.), *Un siècle de banlieue parisienne (1859-1964), guide de recherche*, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 61 ; Jacques Girault, « Industrialisation et ouvriérisation de la banlieue parisienne », Jacques Girault (dir.), *Ouvriers en banlieue XIX^e-XX^e siècle*, Paris, les éditions de l'Atelier, 1998, p. 95-107.

³⁰ Atlas du patrimoine de la Seine-Saint-Denis : http://www.atlas-patrimoine93.fr/pg-html/bases_doc/inventaire/fiche.php?idfic=001inv045

³¹ Atlas du patrimoine de la Seine-Saint-Denis : http://www.atlas-patrimoine93.fr/pg-html/bases_doc/inventaire/fiche.php?idfic=055inv015

³² Catalogue de l'exposition *Aubervilliers du bourg rural à la cité industrielle*, ville d'Aubervilliers, 1986.

³³ Florence Bourillon, « Ouvriers de banlieue ... », art. cit., p. 44.

³⁴ Le développement dans cette partie de la banlieue se fait donc sans le chemin de fer (Annie Fourcaut (dir.), *Un siècle de banlieue parisienne (1859-1964), op. cit.*, p. 63).

³⁵ Il s'agit de la Société Riffaud et Civet. Seine-Saint-Denis tourisme : <http://www.tourisme93.com/document.php?pagendx=110> ; Evelyne Lohr, « Le paysage ferroviaire en Seine-Saint-Denis, un enjeu patrimonial et urbain », *Revue d'histoire des chemins de fer* [En ligne], 32-33 | 2005, mis en ligne le 16 mai 2011, consulté le 13 septembre 2016. URL : <http://rhcf.revues.org/584> ; DOI : 10.4000/rhcf.584.

Nord, à ceux de l'Est ainsi qu'à la Petite Ceinture de Paris³⁶. Pour les passagers, le tramway arriva à Aubervilliers en 1877³⁷.

Cet essor industriel et démographique eut deux conséquences importantes pour notre étude sur le parrainage des enfants d'Aubervilliers. D'une part, le profil social et professionnel des habitants changea complètement entre 1820 et 1881. Selon une enquête faite par le Bureau des Communes de la préfecture de la Seine auprès des maires en 1878, la ville d'Aubervilliers abritait 85 usines employant de 4 à 5 000 ouvriers. Il ne restait alors qu'environ 1 200 travailleurs dans le secteur agricole. En 1891, ces derniers représentaient cependant encore de 5 à 9 % des actifs, alors qu'aucune autre commune de la première couronne dans la banlieue nord ne comptait plus de 5 % de paysans et maraichers³⁸. Tous les nouveaux habitants ne disposaient pas *a priori* d'un réseau de parents résidant à proximité aussi large que les familles rurales enracinées dans la région et la commune depuis fort longtemps. D'autre part, l'afflux de migrants et la croissance naturelle de la population se traduisirent par la construction de logements autour du noyau bâti du village d'origine puis, surtout, aux marges du territoire communal. Ainsi, une grande partie de cette population nouvelle habitait loin de l'église paroissiale.

En effet, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le bâti s'étendit vers l'ouest et le sud du vieux centre, sur des terres agricoles dont les noms furent conservés pour désigner des lieux-dits ou donner des noms aux rues. À l'ouest du canal, sur les terrains du Landy, où se trouvait l'usine Saint-Gobain, et à la Haie-Coq, un chemin devenu une rue, furent construites des nouvelles habitations. Au sud, tout un nouveau quartier ouvrier sortit de terre à Champ-Blanc et aux Quatre Chemins³⁹, relié au centre par la rue des Cités, ainsi nommée en 1869, par référence aux cités ouvrières implantées dans sa partie sud⁴⁰. Comme il était habité par de nombreux Alsaciens-Lorrains, parlant pour certains un dialecte germanique, on l'appelait la « Petite Prusse »⁴¹ (**carte 2**). Pour répondre aux besoins de sacrements de la population ouvrière de ces cités qui vivaient loin de l'église, on songea à créer une nouvelle paroisse qui serait commune aux habitants du quartier des Quatre-Chemins qu'ils résidassent sur la commune de Pantin ou sur celle d'Aubervilliers. Dans un premier temps, une chapelle fut inaugurée le 8 octobre 1865, puis un des gros employeurs du lieu, Cartier-Bresson, joua de son influence dans les années 1870 pour que fut créée une succursale paroissiale et que l'on construisit une église, baptisée Sainte-Marthe⁴². En 1881, le projet était encore en débat⁴³.

³⁶ La Petite Ceinture était une voie de chemin de fer qui faisait le tour de Paris et était reliée aux grandes gares.

³⁷ Il s'agit de la ligne G (République/Aubervilliers) de la Compagnie des Tramways Nord de Paris (J. Robert, *Les tramways parisiens*, Neuilly, chez l'auteur, 1992, p. 48-56).

³⁸ Jean-Claude Farcy, « Banlieues 1891 : les enseignements d'un recensement exemplaire », art. cit., p. 25-27.

³⁹ Le lieu-dit appelé Quatre-Chemins est à cheval sur les communes de Pantin et Aubervilliers, d'où les mentions dans les deux villes d'un quartier des Quatre-Chemins.

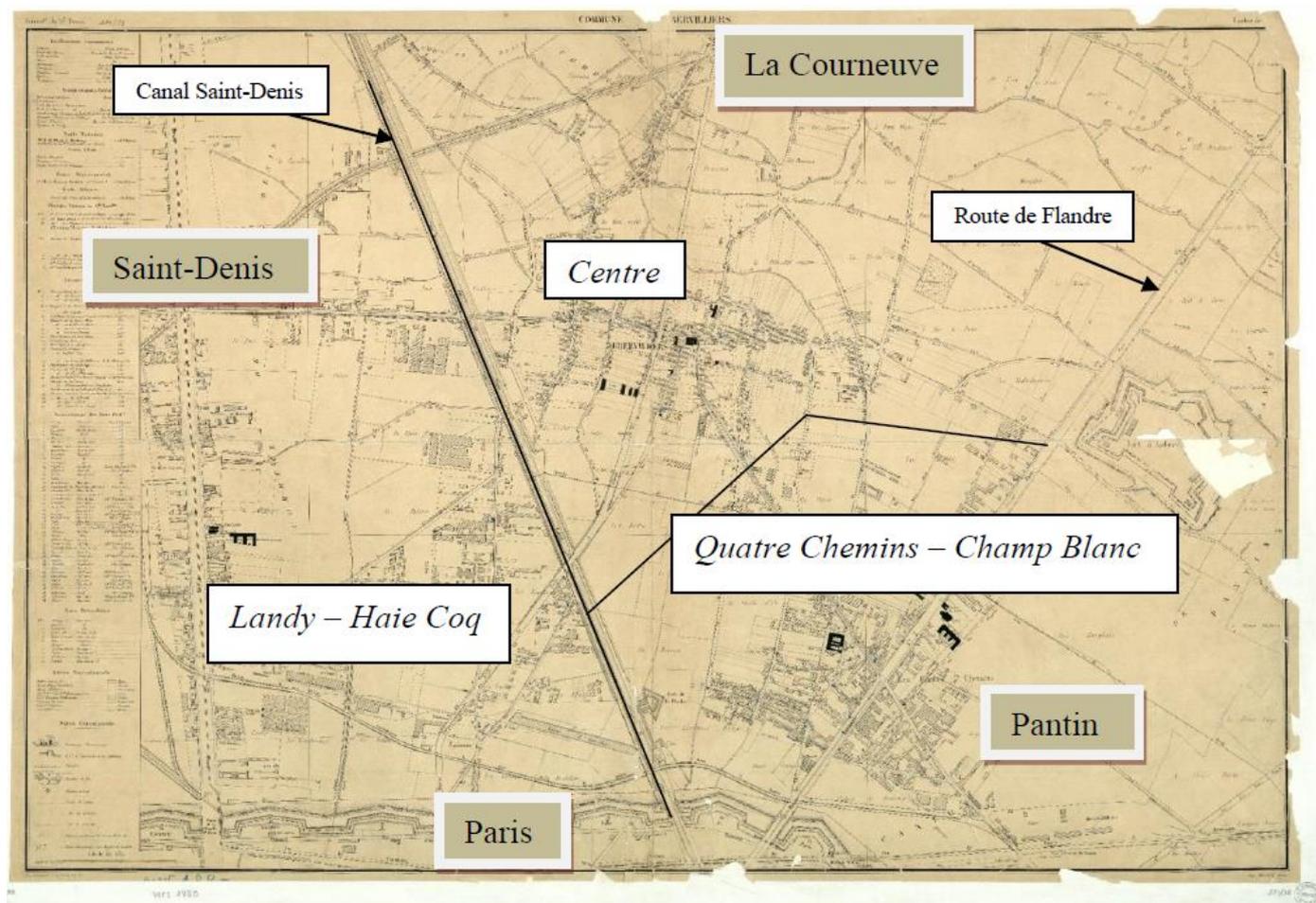
⁴⁰ Jacques Dessain, C. Fath et Jean-Jacques Karman, *Histoire des rues d'Aubervilliers, supplément au Journal d'Aubervilliers*, 1983, p. 23.

⁴¹ En avril 1885, l'abbé Sébille confesse à pâques plus de 700 personnes de langue allemande (archives historiques de l'archevêché de Paris citées par Raymond Labois, *Aubervilliers les Vertus*, op. cit., p. 18).

⁴² Décret du 19 décembre 1874. Sur ce sujet, voir Arlette Auduc, « Une difficile construction d'église en banlieue : l'exemple de Sainte-Marthe des Quatre Chemins à Pantin (1875-1897) », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1999, 215, p. 291-314.

⁴³ Le projet connut bien des déboires et la cure de Sainte-Marthe et son église ne furent achevées qu'en 1907.

Carte 2. Aubervilliers en 1880⁴⁴ avec les délimitations des trois quartiers définis pour l'étude des parrainages



Pour notre étude du rôle du voisinage dans le choix des parents spirituels des enfants nés à Aubervilliers en 1881, nous avons divisé les espaces construits de la commune en trois quartiers bien séparés les uns des autres, soit par des obstacles, soit par des discontinuités dans le bâti. Il y a d'abord, au nord, le centre édifié autour de l'église et qui s'est étendu le long des rues anciennes (que nous appellerons le Centre), puis à l'ouest, la zone du Landy-Haie Coq, séparée du Centre par le canal de Saint-Denis, et enfin, au plus proche de Paris, et séparé de Pantin par la route de Flandre, le quartier de Quatre Chemins-Champ Blanc. Cette division spatiale coïncide avec de fortes différences de population déjà signalées : les familles les plus anciennement enracinées à Aubervilliers, exerçant encore pour certaines des professions agricoles, sont plutôt des résidentes du quartier du Centre ; les nouvelles extensions à l'ouest et au sud seraient plutôt peuplées de nouveaux venus avec une majorité d'ouvriers. On se demandera si cette situation contrastée influait sur les choix de parrainage des enfants baptisés à Aubervilliers.

⁴⁴ Archives municipales d'Aubervilliers, 2Fi38, [s.n.], Imp. Monroq, Paris, [v. 1880], Impr. en noir, 65 X 95, 1/5000e, *Plan général des rues, quartiers, voies navigables et ferrées, emplacement des bâtiments publics et religieux, des zones industrielles. Mention des communes limitrophes. A gauche du document, légende détaillant les indications portées sur le plan et les signes conventionnels.*

Le parrainage dans les quartiers d'Aubervilliers

Dans un premier temps, nous devons considérer le recrutement géographique de l'ensemble des parrains et marraines des enfants baptisés en 1881⁴⁵ (**tableau 5**).

Tableau 5. Domiciles des parrains et marraines des enfants baptisés à Aubervilliers en 1881

	Parrains		Marraines		Parents spirituels	
	Nb.	%	Nb.	%	Nb.	%
Aubervilliers	241	55.92	251	58.24	492	57.08
Pantin	35	8.12	31	7.39	66	7.66
La Courneuve	8	1.86	4	0.93	12	1.39
Saint-Denis	6	1.39	4	0.93	10	1.16
Paris	91	21.11	87	20.19	178	20.65
Ailleurs en Île de France	30	6.96	26	6.03	56	6.50
Ailleurs en France	8	1.86	18	4.18	26	3.02
À l'étranger	2	0.46	2	0.46	4	0.46
Inconnu	10	2.32	8	1.86	18	2.09
Total	431	100.00	431	100.00	862	100.00

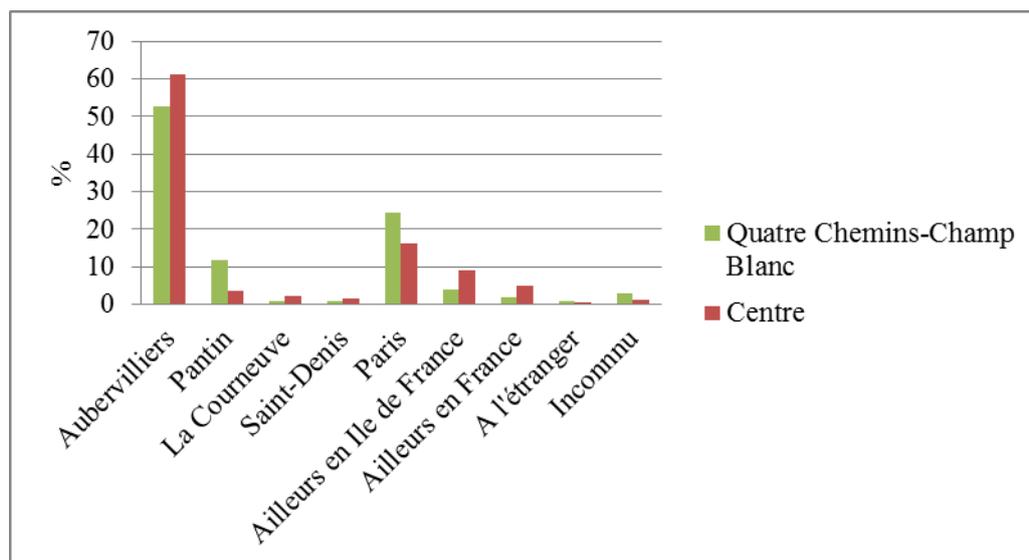
La tendance au choix des parrains et marraines hors de la communauté que nous avons déjà notée plus haut pour le début du XIX^e siècle s'était renforcée encore en 1881. Toutefois on ne saurait oublier qu'une large majorité des parents spirituels choisis cette année-là habitait assez près de chez leur filleul(e) : un sur deux en 1881 était de la même paroisse (57 %) et environ 30 % étaient domiciliés dans une des communes limitrophes, c'est-à-dire, par ordre croissant d'importance, Saint-Denis, La Courneuve, Pantin et Paris. Les liens économiques et sociaux de la population d'Aubervilliers avec la capitale étaient de plus en plus forts d'autant plus qu'à cette époque, les allers et retours quotidiens entre Paris et sa banlieue s'intensifiaient. Désormais, les travailleurs ne résidaient pas toujours dans la commune où ils travaillaient⁴⁶. Au-delà de ce premier cercle de résidence, le reste de la région parisienne (les départements de la Seine, Seine-et Marne et Seine et Oise) puis le reste de la France et les pays étrangers fournissaient des contingents décroissants. Bien que des parents des enfants fussent souvent eux-mêmes nés loin d'Aubervilliers, et que le recrutement purement paroissial fut en net déclin comme nous l'avons vu, le réseau de parrainage restait très clairement local.

Cette conclusion générale cache cependant des différences significatives si on reprend l'analyse en fonction du quartier de résidence des enfants. Des trois quartiers que nous avons distingués sur la carte 2, l'un était encore très peu peuplé en 1881 : Landy-Haie Coq. Ainsi, plus de 93 % des enfants baptisés et 91 % des parents spirituels qui déclaraient habiter Aubervilliers étaient des résidents des deux autres quartiers : le Centre et Quatre Chemins-Champ Blanc. C'est pourquoi nous allons poursuivre notre étude en nous concentrant uniquement sur ces deux dernières zones.

⁴⁵ Il ne s'agit pas des enfants nés en 1881 étant donné que certains sont baptisés bien longtemps après leur naissance.

⁴⁶ Jacques Dupâquier (dir.), *op. cit.*, tome 3, p. 210.

Figure 1. Lieu de résidence des parents spirituels selon le quartier des enfants à Aubervilliers, 1881



Il convient de noter tout d'abord que les enfants habitant dans le centre de la ville avaient plus de parrains et marraines pris dans la même paroisse et commune que ceux qui étaient nés à Quatre Chemins-Champ Blanc (**Figure 1**). Toutefois, si les familles de Quatre Chemins semblaient pratiquer une plus grande ouverture en sollicitant des individus ne résidant pas dans la même ville qu'eux, cette distribution par commune est assez trompeuse ; en effet, leurs choix se concentraient sur deux localités, Pantin et Paris, toutes deux voisines de leur quartier. En regardant de plus près les choix des familles du Centre, on s'aperçoit que leur bassin de recrutement au moment du baptême de leurs enfants était en réalité plus vaste que celui des gens des Quatre Chemins : nombre de parents spirituels venaient de province et de communes de la région éloignées d'Aubervilliers, tandis que ceux des enfants des Quatre Chemins étaient au final plus concentrés sur un espace géographique limité aux alentours de leur quartier, quoique à cheval sur Paris-Pantin et Aubervilliers. Cette continuité spatiale, et donc une forme de voisinage, semblait peser dans les choix des parents de la « Petite Prusse ».

Si l'on resserre encore davantage notre observation, en nous limitant à ceux des parrains et marraines des enfants des deux quartiers du Centre et de Quatre Chemins qui vivaient à Aubervilliers, soit respectivement 223 et 222 hommes et femmes, une autre conclusion intéressante ressort (**Figure 2**). Les deux quartiers globalement constituaient deux viviers égaux, soit 47 % des parents spirituels domiciliés à Aubervilliers résidant dans le quartier du Centre et 44 % à Quatre Chemins, mais la répartition selon le quartier de résidence des enfants introduit un déséquilibre majeur : 90 % des parents spirituels choisis à Aubervilliers par des familles du Centre étaient en effet des habitants de ce même quartier, et les parents des Quatre Chemins manifestaient la même préférence marquée pour des individus de leur propre secteur. Des effets de recrutement dans le voisinage étaient attendus, mais pas dans de telles proportions. Seuls 6 % des parrains et marraines des enfants de Quatre Chemins ou du Centre résidaient dans l'autre quartier⁴⁷. Autrement dit, les populations des deux quartiers principaux d'Aubervilliers partageaient la même église paroissiale, vivaient dans la même commune, mais ne créaient que très peu de relations de parrainage. Alors que le baptême d'un bébé constituait une occasion de nouer ou de renforcer des liens avec toutes sortes de personnes, des parents, des amis, des collègues, voisins ou pas, les habitants de ces deux quartiers d'Aubervilliers se tournaient le dos. Les habitants du Centre et ceux de Quatre Chemins n'étaient pas seulement différenciés socialement, professionnellement, ou par le lieu de naissance comme nous l'avons vu, ils constituaient aussi deux groupes de populations bien distincts, avec des réseaux sociaux qui se recoupaient à peine. Il serait

⁴⁷ 6,28 % pour les enfants du Centre et 6,31 % pour ceux de Quatre Chemins-Champ Blanc.

évidemment intéressant d'étudier en parallèle les actes de mariage pour vérifier si ce que nous montre le parrainage était aussi vrai quand il s'agissait de choisir son conjoint ou ses témoins à la mairie ou à l'église⁴⁸.

Figure 2. Quartiers de résidence des parrains et marraines vivant à Aubervilliers selon le quartier de résidence du filleul, 1881 (en %)

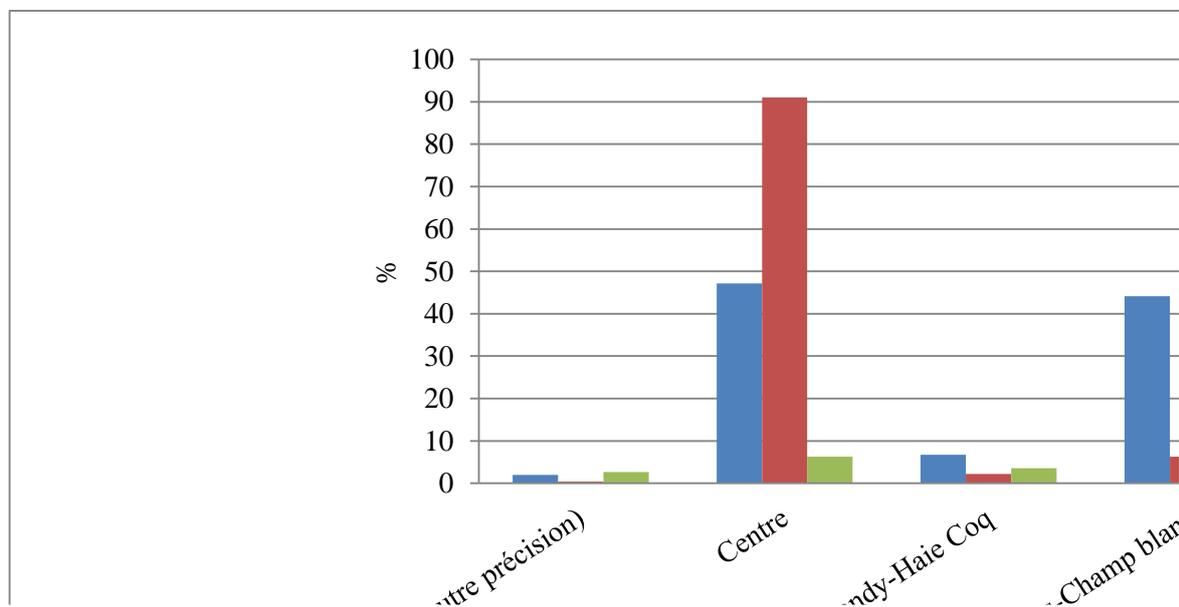
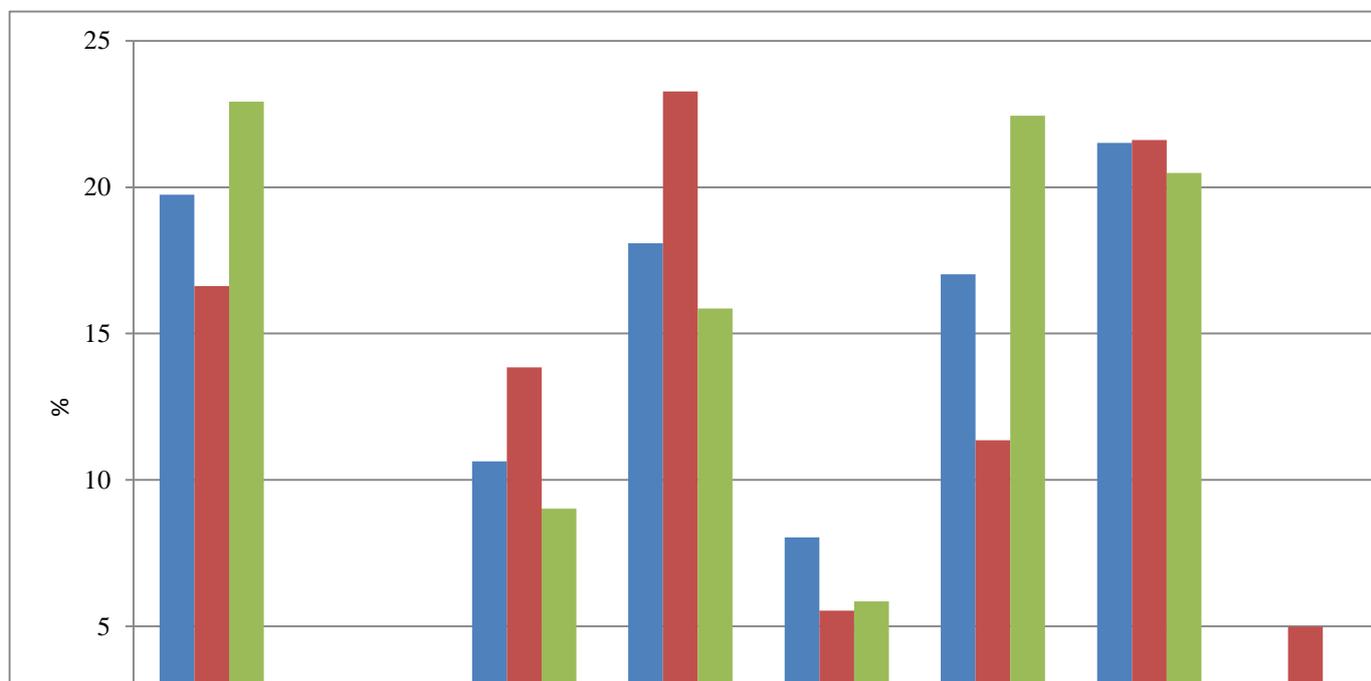


Figure 3. Enfants et parents spirituels : distribution comparée des adresses, Aubervilliers, 1881



⁴⁸ Sur les choix de témoins de mariage civil au XIX^e siècle, voir Vincent Gourdon, « Les témoins du mariage civil dans les villes européennes du XIX^e siècle : quel intérêt pour l'analyse des réseaux familiaux et sociaux ? », *Histoire, Économie et Société*, 2008, 2, p. 61-87.

L'opposition entre les deux grands quartiers de la commune ne se réduisait cependant pas à cette faiblesse des interrelations par le biais du parrainage. Elle concernait également la structure spatiale du recrutement des parents spirituels. La figure 3 rend compte du niveau de proximité entre les domiciles des parents des enfants baptisés et ceux de leurs parrains et marraines. Les mentions d'adresses nous ont ainsi permis de voir ceux qui, parmi ces derniers, vivaient dans la même maison (mais pas nécessairement le même ménage) que leur filleul, dans une maison adjacente⁴⁹, dans une autre maison de la même rue⁵⁰, dans un bâtiment du même quartier⁵¹, ailleurs à Aubervilliers, puis dans une commune voisine, dans une autre commune d'Île-de-France, voire en province ou à l'étranger.

Si l'on prend l'ensemble des baptêmes d'Aubervilliers en considération, on constate qu'en 1881 tous les enfants pris ensemble un tiers environ des parrains et marraines vivaient dans la même rue que leurs filleuls respectifs, dont plus de la moitié strictement à la même adresse (soit environ un cinquième de l'ensemble des parents spirituels). Le très faible nombre d'études avec lesquelles comparer nos résultats d'Aubervilliers oblige à rester prudents dans l'interprétation, mais on peut néanmoins conclure à l'importance du voisinage de très courte distance dans le choix de parrainage et, par extension, dans la sociabilité locale. Nous faisons l'hypothèse que cette situation correspondait aussi à un profil propre aux banlieues industrielles de Paris à l'époque. En effet, les quelques données disponibles pour Paris à la même période montrent une plus faible concentration des choix de parrainage sur l'environnement géographique immédiat (immeuble et rue). Ainsi, entre 1870 et 1889 dans la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, c'est-à-dire la paroisse du palais du Louvre, Nicolas Labéjof ne comptabilise que 10,3 % de parrains et 16,0 % de marraines vivant à la même adresse que leurs filleuls, auxquels s'ajouteraient respectivement 2,5 % et 0,5 % de personnes vivant ailleurs dans la même rue⁵², soit moitié moins qu'à Aubervilliers. Un second travail portant sur les baptisés de la paroisse de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, plutôt commerçante, toujours pour 1870-1889, suggère à son tour que la proportion de parrains et marraines vivant dans la même rue que leurs filleuls se situait seulement aux alentours du cinquième, dont environ trois sur quatre à la même adresse⁵³. Nous ne disposons malheureusement pas d'un travail analogue pour une paroisse ouvrière des arrondissements périphériques de la capitale (les 18^e ou 19^e arrondissements, par exemple).

À cette opposition banlieue industrielle-Paris se rajoutait dans le cas d'Aubervilliers une opposition entre le Centre et le quartier des Quatre-Chemins. En effet, si quelle que soit la zone où vivaient les enfants baptisés, on retrouvait une même proportion de parrains et marraines vivant dans la même rue (y compris à la même adresse), soit un tiers environ, la part de ceux qui résidaient

⁴⁹ C'est-à-dire dans une maison touchant celle de l'enfant : par exemple au 21 ou au 25 si le baptisé vivait au 23 (mais non au 27 ou au 19, et encore moins à un numéro pair, c'est-à-dire de l'autre côté de la rue selon le système de numérotation en usage à Aubervilliers).

⁵⁰ Sont ainsi comptabilisés les parents spirituels vivant dans la même rue, mais ni dans la même maison que leur filleul, ni dans un immeuble adjacent. Lorsque nous avons uniquement comme adresse le nom de la rue, nous sommes allés chercher la personne concernée dans le recensement de 1881 et, dans le cas où nous la retrouvions, nous lui avons attribué l'adresse du recensement, même si bien entendu un déménagement antérieur ou postérieur a pu se produire. Dans les quelques cas où nous n'avons pas trouvé au final le numéro de rue du parrain ou de la marraine concerné, nous avons considéré que la personne vivait « dans la même rue », mais pas dans la même maison ni dans une maison adjacente.

⁵¹ Selon la même logique, cette catégorie regroupe les parrains et marraines vivant dans le même quartier que leurs filleuls, mais dans une rue différente.

⁵² Le calcul est fait sur un échantillon de 216 parrains, auxquels ont été retirés 13 parrains de domicile indéterminé, soit 203 individus et 217 marraines dont ont été retranchées 23 marraines sans adresse définie, soit 194 individus. Voir Nicolas Labéjof, *Baptêmes et réseaux...*, op. cit., annexes, p. 53 et 56).

⁵³ Céline Georges, *La pratique du baptême dans une paroisse parisienne au XIX^e siècle, Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle*, Université de Paris-IV, 2002, p. 154. Le mémoire ne fournit hélas pas de données brutes, mais des pourcentages selon qu'il s'agit de parrains ou de marraines et que ceux-ci portent ou non le même patronyme que l'un des parents de l'enfant baptisé (sans les effectifs) ; c'est pourquoi nous ne pouvons en extraire qu'un ordre de grandeur et non des proportions précises.

précisément dans le même immeuble divergeait. Dans le vieux Centre, seuls 16 % des parents spirituels vivaient à la même adresse que leurs filleuls, contre 23 % parmi ceux des enfants domiciliés dans le quartier de Quatre Chemins-Champ Blanc. En somme, les personnes choisies dans la rue de résidence étaient dans deux cas sur trois des voisins d'immeuble (ou des membres du ménage) à Quatre Chemins, contre la moitié seulement dans le Centre.

Comment rendre compte de cette différence ? Une partie de l'explication doit être trouvée dans les formes même du bâti. Dans le Centre, plus anciennement construit, on trouvait encore de vieilles fermes ou des bâtiments de petite taille possédant peu d'étages. Dans la zone de Quatre Chemins, de nombreux habitants vivaient au contraire dans les « cités » ou « passages » récemment construits, c'est-à-dire dans des immeubles et bâtiments densément peuplés, qui regroupaient à une même adresse de nombreux logements, le tout parfois autour d'une petite cour d'immeuble.

Mais une autre explication pourrait être plus sociale. Beaucoup d'habitants de Quatre Chemins, en particulier parmi les nombreux migrants, manquaient de connections avec leur environnement social, à l'exception de leurs voisins immédiats dans l'immeuble ou des membres de leurs propres foyers. Des vérifications plus poussées seront à effectuer, mais il semble que mobiliser comme parent spirituel un membre du ménage de l'enfant, par exemple un frère ou une sœur plus âgé, y était une pratique plus fréquente. En outre, quand il s'agissait de solliciter un voisin dans la rue, il était beaucoup plus logique pour les ouvriers employés dans les grandes usines d'Aubervilliers et des environs de s'adresser à un ou une voisine d'immeuble que pour les travailleurs agricoles traditionnels, les artisans ou commerçants qui vivaient dans l'ancien centre et qui possédaient une sociabilité beaucoup plus complexe dans leur environnement local. Ce trait rejoindrait l'analyse de Roger Gould sur le choix des témoins de mariage civil dans les quartiers populaires de l'est de Paris en 1869 : cet historien constate que la part des personnes choisies dans un rayon de 100 mètres autour du domicile des conjoints était plus élevée dans les arrondissements périphériques peuplés d'ouvriers d'industrie (19^e et 20^e arrondissements) que dans les quartiers plus artisanaux (3^e et 10^e arrondissements) où d'autres modes de solidarités que le voisinage géographique immédiat pouvaient jouer (par exemple celles liées aux communautés de métiers – « craft communities »)⁵⁴.

Conclusion

Au terme de cette exploration du rapport entre parrainage et voisinage dans une banlieue industrielle de Paris à la fin du XIX^e siècle, plusieurs enseignements sont à mentionner. En premier lieu, il convient de noter que la banlieue n'était pas un espace uniforme. Par beaucoup d'aspects y compris le parrainage, Aubervilliers était bel et bien une « périphérie » de Paris (cf. la proportion de parrains et marraines vivant dans la capitale), mais en son sein plusieurs secteurs coexistaient, dont l'un, le quartier de Quatre Chemins-Champ Blanc, se situait doublement en marge, regardant davantage vers les communes limitrophes (Paris, Pantin) que vers le vieux centre d'Aubervilliers. Cette situation renvoyait à une opposition socio-économique très sensible entre les différents groupes d'habitants de la commune. À l'heure actuelle, les travaux historiques sur l'histoire sociale des populations de banlieue se développent en France ; les chercheurs travaillant sur cette thématique mettent souvent l'accent sur les divergences, sinon le fossé, entre les familles installées depuis plusieurs générations et les nouveaux migrants, par exemple en termes de sociabilité⁵⁵. L'étude présente sur le parrainage à Aubervilliers en 1881 tend à conforter cette perspective.

Il apparaît en effet évident que le fort localisme des choix de parrainage en cette fin du XIX^e siècle ne s'inscrivait pas uniquement dans la continuité des pratiques communautaires traditionnelles très prégnantes sous l'Ancien Régime. Dans le quartier des Quatre Chemins en 1881, la logique des

⁵⁴ Roger Gould, *Insurgent Identities. Class, Community and Protest in Paris from 1848 to the Commune*, Chicago-London, The University of Chicago Press, 1995, p. 87-90.

⁵⁵ Voir le volume 2013-2 des *Annales de Démographie Historique*.

choix de voisins d'immeubles participait d'une forme de sociabilité nouvelle marquée, semble-t-il, par la faiblesse des liens sociaux dépassant l'immédiateté spatiale. De plus, la tendance à ignorer le cadre paroissial traditionnel aboutissait à privilégier un ancrage relationnel dans l'espace d'un quartier vécu qui se définissait éventuellement au-delà du territoire communal ; de là la propension des habitants d'Aubervilliers des Quatre Chemins à se tourner vers des gens de Pantin vivant à courte distance, dans quelques rues situées juste de l'autre côté de la route de Flandres, mais au fond dans le même quartier.

Il n'empêche que l'existence de ces différentes stratégies montre que le parrainage catholique continuait d'être un instrument pertinent et important pour créer ou utiliser un réseau social dans une ville industrielle, et ce alors même que nombre des habitants de Paris et de sa banlieue étaient des ouvriers de plus en plus portés à l'anticléricalisme dans ce dernier tiers du XIX^e siècle.

Bien entendu, toute la sociabilité des individus ne peut être résumée aux réseaux sociaux et familiaux tissés par le biais du parrainage. Pour autant, les résultats obtenus et, plus précisément les écarts sociaux et spatiaux observés, prouvent à qui en doutait encore que l'observation des choix de parrains et marraines est un mode utile et stimulant d'approche des environnements sociaux des populations du passé. Se révèlent ainsi de nombreuses différences dans la manière dont les individus se reliaient les uns aux autres, en fonction de paramètres sociaux, résidentiels, religieux, etc. Nous espérons que de futures études nous fourniront des résultats auxquels comparer les nôtres.